

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 403-404

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

Il n'y a pas à dire, la politique n'a guère de charmes pour les gens — et ils sont nombreux — qui aiment le calme et la tranquillité. En Italie, par exemple, on a été tout surpris du coup de revolver qui, vingt-quatre heures après la formation du nouveau Cabinet, envoie dans l'autre monde un des nouveaux ministres agréés par le roi. C'est magique et bien romanesque même, ce ministre qui se suicide avant d'avoir pris son portefeuille ! Mais le ministère n'a pas chaviré pour tout cela et il va pouvoir se mettre sérieusement au travail. Le roi, lui-même, ne demandera sans doute pas mieux que de rentrer un peu dans le calme : sa visite à Paris, son séjour à Londres, lui ont amené toutes sortes de dérangements, plutôt agréables, mais qui finissent par fatiguer les gens les plus robustes, même quand ils sont affligés d'une couronne et à la tête d'un grand pays.

Quand à la nation sœur, à cette double France que tous les poètes ont voulu ou voudraient avoir pour patrie, on l'entend hurler sous la cravache de M. Emile Combes. Ou plutôt non, elle ne hurle pas, et elle a tort, car quand on a affaire à des tyrans de cette espèce, vraiment, il faut avoir une patience qui frise la lâcheté, pour ne pas chercher un moyen de lui montrer la porte. Un instant, on pensait à la dislocation du bloc : quelques fissures s'étaient produites dans la majorité, à l'occasion du projet Chaumié, sur la liberté de l'enseignement, mais les honnêtes gens n'ont pas tardé à assister à l'écroulement de leurs espérances ; un discours de M. Combes, une fausse sortie de M. Chaumié lui-même et une intervention sensationnelle de M. Clémenceau ont « raccolé » la fissure et on s'est embrassé, comme des frères très pointés, autour des deux premiers articles et la loi qui condamne la liberté de l'enseignement et donne le coup de grâce aux congrégations enseignantes autorisées aussi bien qu'à celles qui ne le sont pas.

Et tout cela, paraît-il, n'est qu'un prélude, on en verra bien d'autres. Ces messieurs, après tout, auraient bien tort de se gêner, et il en est de l'anticléricalisme comme de l'appétit : il vient en mangeant. C'est si bon de manger du curé ! La justice, la liberté, l'égalité pour tous, ah bien oui, c'est du réchauffé ! on en parlera plus tard... et en avant la musique !

A l'autre bout du monde, la Colombie se démène comme un diable contre le Panama qui vient de la quitter vulgairement pour proclamer son indépendance, en tenant l'œil fixé sur les Etats-Unis et sur le président Roosevelt. Pauvre Colombie ! Elle sort à peine de la guerre

civile, et maintenant on la pousse aux extrêmes ; le Panama libre ou la guerre ! Décidément, elle n'a pas de chance. Il lui sera difficile de se mesurer avec le géant yankee, le droit le plus fort est ainsi en honneur chez les peuples neufs (ceux du moins qu'on appelle ainsi) que chez les autres.

Notre voisin, l'empereur allemand, se soigne et a dû se faire opérer d'un mal de gorge qui, depuis quelque temps, inquiétait son entourage et ses médecins. Les malins prétendent que Guillaume II a trop parlé et qu'il est obligé de l'expirer ; d'autres, très méchants ceux-là, ont l'air d'attribuer le mal du souverain à une cause héréditaire et ne gênent pas d'évoquer le spectre de l'infortuné Frédéric mort de laryngite après quelques semaines de règne seulement. Quoi qu'il en soit, les derniers bulletins de la santé de l'empereur sont meilleurs et probablement que, comme nous aimons à le dire des gens qui nous intéressent, ça ne sera rien... pour cette fois du moins !

De nombreux Congrès ont eu lieu dans ces dernières semaines : un congrès de savants catholiques à Fribourg, un autre à Bologne, un troisième à Lille et de toutes parts des réunions, ou assemblées de catholiques qui ne peuvent que nous réjouir et nous faire mieux augurer de l'avenir.

Le Souverain Pontife continue à recevoir les nombreux pèlerins qui tiennent à bénéficier de ses premières bénédictions, et malgré le grand nombre de ses occupations et de ses sollicitudes, il tient à entrer en contact avec les différents quartiers de sa bonne ville de Rome. Il les appelle tour à tour au Vatican et les impressionne par son extrême affabilité. C'est là un genre de propagande qui ne manque pas de charme, il y a déjà celui de la nouveauté, mais il dénote aussi chez Pie X un zèle extraordinaire et une connaissance profonde des besoins actuels du peuple chrétien. Il achève, en quelque sorte, le geste commencé par son immortel prédécesseur ; Léon XIII disait : « Allons au peuple ». Pie X a ajouté : « J'y vais ! » Pour les intellectuels cela n'a l'air de rien, et pourtant cela pourrait être le commencement de grandes choses, cachées encore à nos yeux, mais qui ne pourront que nous faire voir une fois de plus, l'union intime qui existe entre le Christ et le Chef visible de son Eglise.

C'est sous cette vision de bonté et de paternelle tendresse que nous terminons l'année 1903. Elle est une consolation et une espérance ! Elle arrivera peut-être à nous faire oublier les jours tristes et pleins d'amertume dont cette année a été remplie. Elle nous donnera du courage pour l'avenir, il en faut aussi plus pour causer, pour agir, pour demeurer debout devant les adversaires et les ennemis qui ont juré la ruine de christianisme et la mort des chrétiens.

L. W.